

# La VIRILITÉ CARNIVORE OU LE DEVENIR-CHIEN

Carla Freccero

Traduit de l'anglais par Marion Tillous,  
avec l'aide de Carla Freccero, Francesca Arena et Elsa Dorlin<sup>1</sup>

Le 26 janvier 2001, deux dogues des Canaries (*Presa Canario*), un chien, Bane et une chienne, Hera, ont attaqué et déchiqueté Diane Whipple dans le hall de son immeuble de Pacific Heights, à San Francisco où elle vivait avec sa conjointe Sharon Smith. Elle fut mordue à soixante-dix-sept reprises (selon le rapport de la police scientifique) ; les morsures au larynx et l'hémorragie (un tiers de son sang), ont causé sa mort dans les heures qui ont suivi l'attaque qui a duré de six minutes. Bane et Hera, un chien et une chienne dogues des Canaries, appartenaient à des personnes proches de Paul Schneider, un détenu à la Prison d'État de Pelican Bay, membre de *l'Aryan Brotherhood* (Fraternité Aryenne), qui avait le projet de devenir éleveur de chien·nes depuis la cellule où il purgeait sa peine pour attaque à main armée et tentative de meurtre (Jones, 2003). L'élevage, nommé "Dog O'War" (Chien de Guerre), avait été co-fondé par Schneider et Dale Bretches, auteur de l'e-book, *Dog O'War* (2005), à la fois récit autobiographique, rapport sur l'élevage des dogues des Canaries et commentaire personnel sur l'affaire de San Francisco (Bretches est aussi un illustrateur et un artiste qui inclut des "chiens de guerre" dans ses dessins). Bane et Hera étaient sous la responsabilité de Marjorie Knoller et Robert Noel, résidant dans le même immeuble et au même étage que Whipple et Smith, parents adoptifs de Paul Schneider, et avocats spécialisés dans les dossiers judiciaires de détenu·es contre le *California Department of Corrections* (CDC - Département de l'administration pénitentiaire de Californie), pour son traitement inhumain des prisonnier·es.

Bien que cet événement ne soit pas le premier – d'autres chien·nes ont mortellement attaqué et déchiqueté d'autres personnes – celui-ci a immédiatement produit une archive, à la fois juridique et culturelle, marquant un moment traumatique dans l'histoire récente des relations chien·ne–humain·e aux États-Unis. Sans compter qu'il a donné une notoriété à cette « race » de dogues peu connue. L'ensemble de ce qui a été écrit sur cette affaire mêle : la frénésie législative à l'échelle nationale concernant les chien·nes dans les environnements peuplés d'humain·es, en particulier les chien·nes considéré·es comme "féroces" dans des termes génétiquement essentialisants, tel·les que les pit-bulls ; les mouvements revendiquant le droit de se marier pour des partenaires de même sexe (l'affaire a créé une jurisprudence permettant aux partenaires d'un couple de même sexe de pouvoir porter plainte au nom de leurs conjoint·es) ; la réforme de la législation pénitentiaire ainsi que la création et la privatisation de prisons "super max" (Schneider comme Bretches sont en quartiers de haute sécurité (SHU - Security Housing Units)); le capitalisme et la possibilité pour les détenu·es d'avoir une activité commerciale et d'en tirer profit ; l'élevage de dogues des Canaries et, plus généralement, de

---

<sup>1</sup> Nous tenons à remercier très chaleureusement Duke University Press pour nous avoir cédé les droits de traduction de cet article.



chien·nes ; le racisme et l'homophobie ; la bestialité ; la question de la capacité d'agir (*agency*) et de la responsabilité animalité-humanité (Marjorie Knoller, qui était présente au cours de l'attaque, a été accusée et condamnée pour homicide volontaire sans préméditation, une inculpation que le juge a finalement rejetée); le droit des animaux et la peine de mort décidée à l'issue des « auditions d'un chien dangereux ».<sup>2</sup>

L'événement dont je rends compte ici constitue un chapitre dans la généalogie d'une certaine "symbiogenèse", la fusion d'organismes distincts coopérants pour ne former qu'un seul être, et il met en lumière certains enjeux idéologiques sous-jacents à ces fusions chien.ne–humain.e qui représentent un défi pour l'humanisme aujourd'hui<sup>3</sup>. Des cynocéphales (*dogmen*) de l'Antiquité au dogue, la figure du chien et de l'homme<sup>4</sup> soudés exprime ce que Jacques Derrida appelle carno-phallogocentrisme, une « virilité carnivore » qui est, pour lui, le schéma de subjectivité dominant tel qu'il s'est constitué dans la tradition philosophique occidentale. Le carno-phallogocentrisme installe ainsi « la figure virile déterminante au centre du sujet » (Derrida, 1992, 295). Donna Haraway, à propos de la « chorégraphie ontologique » qui configure les « naturecultures » de la chien·ne-humain·e, considère que « ce sont les chien·nes, dans leur complexité historique, qui importent ici. Ces dernier·es ne sont pas prétextes à d'autres thèmes ; i·elles sont une présence charnelle, matérielle autant que sémiotique, au sein même de la technoscience. Les chien·nes ne sont pas un substitut à la théorie, ne sont pas là seulement pour donner « matière à penser ». Ils et elles vivent parmi nous. Complice de l'évolution, les chien·nes a foulé le jardin terrestre dès le premier jour » (Haraway, 2003, 13). Ainsi dans la formulation d'Haraway, les chien·nes représentent une incertitude ontologique : i·elles ne sont pas une métaphore, un substitut ou un suppléant, et en même temps, ne représentent pas une altérité matérielle distincte (ce qui est parfois appelé la nature). Le fait de les désigner à la fois comme matériel·les et sémiotiques invite à penser cette affaire comme un cas significatif du devenir trans-espèce. La figure virile, dans cette histoire, est une espèce hybride, un cynanthrope. Dans ce qui suit, je propose de retracer, à travers le temps et l'espace, les relations fantasmatiques qui dessinent les contours d'une « hantologie »<sup>5</sup> [NdE : to haunt/*hanter*], une logique d'existence fantomatique qui échappe aux cadres explicatifs communément acceptés... Les chien.n.es et les humain.es de ce récit, hanté.es par une longue généalogie de fusion chien.ne–humain.e et par l'histoire des confrontations coloniales, raciales et spécistes, unissent leurs forces dans un devenir que l'humanisme est incapable de maîtriser.

## Dogues des Canaries

Parmi les territoires difficilement colonisés par la Couronne de Castille au XV<sup>e</sup> siècle, figurait un archipel au large des côtes nord-occidentales de l'Afrique, que l'on appelle aujourd'hui les Iles Canaries, habité par un peuple lié aux Berbères et connu sous le nom de Guanches. Pline, qui situait une « race » « d'hommes-chiens » (*Canarii*) en Afrique occidentale, les appela les Iles Fortunées, et nomma l'une d'elles *Gran Canaria* du fait de

---

<sup>2</sup> Voir Kenneth Phillips, « Dog Bite Law », [www.dogbitelaw.com](http://www.dogbitelaw.com) (page consultée le 14 juillet 2010) ; et Richard H. Polsky, « The San Francisco Dog Mauling: Insights into the Fatal Dog Attack on Diane Whipple », [www.sfdogmauling.com](http://www.sfdogmauling.com) (consultée le 14 juillet 2010).

<sup>3</sup> Les implications de ce terme sont développées par Lynn Margulis et Dorion Sagan (2002).

<sup>4</sup> NdE : Pour restituer le plus fidèlement possible la pensée de Carla Freccero, nous avons choisi de ne pas « féminiser » toutes les sujets dans la mesure où bien que l'anglais ne le souligne pas outre mesure dans certaines phrases ou paragraphes la traduction française nécessitait que le genre des chiennes et des chiens soit justement précisé afin de restituer l'argument de fond de Carla Freccero, déterminant pour comprendre l'articulation entre virilisme et spécisme. Toutes les précisions ont été en ce sens validées par l'autrice.

<sup>5</sup> « Hantologie » est un terme de Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.



la présence d'énormes chien·nes (White, 1991, 51, 59). L'histoire de ces chien·nes est transnationale : elle suit et croise les pistes des légendaires cynocéphales et hommes-chiens de l'Antiquité, et participe aux histoires aussi fantasmagiques l'une que l'autre des origines et des nomenclatures (Freccero, 2010). Ils étaient probablement des descendants des anciens molosses que l'on considère souvent comme issus des mastiffs tibétains, connus pour être « entraînés à attaquer les hommes de race étrangère » (Leighton, 1916, 512, in Taylor, 1996-97). I·elles migrèrent avec les Molosses, un peuple grec initialement barbare, de la Thessalie à l'Épire et furent plus tard intégrées à l'Empire romain. Molosse ou molossoïde est aussi le type de race que l'on désigne en anglais comme les mastiffs<sup>6</sup>. Descendant·es des ancien·nes chien·nes de garde et de guerre d'Asie et du Moyen-Orient, leur déplacement vers l'ouest a coïncidé, au Moyen Âge, avec la rencontre métaplasme du domestiqué – *mansuetus*, habitué à la main – dont l'étymologie populaire donne “massif” – et du terme d'ancien français qui désigne la bâtardise, *mestif*.<sup>7</sup> Selon le site web d'un élevage, “une légende canarie rapporte que les soldats guanches envoyaient leurs chien·nes féroces vers les points du littoral colonisés par les ennemis et – dit-on – que ces chien·nes massacraient les envahisseurs<sup>8</sup> ». Il fallut près d'un siècle aux Espagnols pour conquérir ce peuple des Canaries qui résistait avec acharnement. Les îles devinrent alors un relais de l'Espagne puis de l'Angleterre pour traverser l'Atlantique. Elles se transformèrent aussi en sites de mono-culture, d'abord de canne à sucre, puis, lorsque le marché caribéen devança leur capacité de production, de raisin pour alimenter le commerce de vin entre l'Espagne et l'Angleterre. Les chien·nes espagnol·es et anglais·es se mêlèrent aux chien·nes des Iles Canaries, pour donner naissance à une race de dogues aujourd'hui connue comme le *Perro de Presa Canario*, les chien·nes de bétail canari·es.<sup>9</sup> Chien·nes de bétail ou de garde de type molosse et de races mixtes, ces *perros de presa* sont considérés comme un croisement entre le chien de troupeau de Fuerteventura – le *Perro de Bardino Majorero*, le bouvier espagnol de type dogue (*Presa Español*) et le bulldog anglais (*Alano Español*, de l'anglais Alaunt, désignant une ancienne race de chien) utilisé pendant la conquête de l'Amérique<sup>10</sup>. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, ces chien·nes font l'objet d'une législation des conseils municipaux de plusieurs îles : les *perros de presa* effraient le bétail, sont en surnombre et errent. Divers documents datant de la période comprise entre 1501 et 1737 ordonnent qu'i·elles soient attachées ou exterminées en toute impunité (à l'exception de ceux et celles qui sont utilisées pour garder la maison ou le bétail), et que chaque prédateur·trice canin·e soit enregistré·e au tribunal<sup>11</sup>.

Cette période a aussi vu le développement des combats de chien·nes, introduits aux Canaries par les Anglais, à la faveur desquels le chien issu du croisement entre les « Bandogs » et « Tiedogs » anglais (considérés comme les prédécesseurs des bouledogues et des *mastiffs*) s'est répandu parmi les chien·nes produit·es sur l'île. Les combats de chien·nes se poursuivirent légalement jusqu'aux années 1940, lorsque les chien·nes de la Seconde

<sup>6</sup> NDT en français, mastiff désigne une « race » de chien ; l'équivalent du *mastiff* anglais serait plutôt le type « dogue » en français.

<sup>7</sup> Cf. J. K. Anderson., 1985, et : « Canis Max: The Web Site for Large Dog Enthusiasts », [www.canismax.angelcities.com/miscellany.htm](http://www.canismax.angelcities.com/miscellany.htm) (page consultée le 15 juillet 2010).

<sup>8</sup> Voir : « Sanders Kennels », [www.sanderskennels.com](http://www.sanderskennels.com), et « Dogo Canario Club of America, Inc. », [www.dogocanarioclub.us](http://www.dogocanarioclub.us) (pages consultées le 15 juillet 2010).

<sup>9</sup> Ibid. Voir également : « Fédération Cynologique Internationale », [www.fci.be](http://www.fci.be) (consultée le 15 juillet 2010).

<sup>10</sup> De nombreux documents relatifs à la conquête du Nouveau Monde mentionnent les dogues (mastiffs) et les lévriers comme étant les chien·nes utilisés par les conquérants ; voir De Las Casas, 1909 ; Varner & Varner, 1983 ; SCHWARTZ, 1997).

<sup>11</sup> 16. Voir Millares Torres, 1977 et « History and Theories Surrounding the Origin of the Presa Canario » dans : *El Mundo del Perro*, trad. Manuel Martin Bethencourt [sic], August 1997, [www.dogocanarioclub.us/articles](http://www.dogocanarioclub.us/articles) (page consultée le 15 juillet 2010). Le traducteur est un descendant de Juan de Bethencourt, un des nobles normands qui ont, les premiers, « exploré » les Iles Canaries. Voir aussi : « Irema Curtó Kennels: Article 1: Origin of the old Perro de Presa Canario », [www.iremacurto.com/presacanario/english/articles/article1.htm](http://www.iremacurto.com/presacanario/english/articles/article1.htm) (consultée le 15 juillet 2010).



Guerre Mondiale —bergers allemands, dogues allemands, et dobermanns principalement—firent à leur tour leur apparition sur l'île, en même temps que le Général Francisco Franco. L'opposition au régime de Franco et son déclin favorisèrent l'émergence de mouvements de retour aux soit-disant traditions culturelles perdues. Créé dans les années 1970 et culminant en 1982-83 avec l'autonomie des Iles Canaries, un *Club Español del Presa Canario* fut constitué pour rétablir, protéger et développer la « race », obtenant le droit exclusif de la représenter auprès de la *Real Sociedad Canina de España* et donc auprès de la *Fédération Cynologique Internationale* qui reconnaît et garantit la race *Perro de Presa Canario* jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, ces chiens « métis » sont le produit des confrontations coloniales, enrôlés pour défendre et conquérir, puis pour s'entre-dévorer dans des guerres « civiles », jusqu'à ce qu'ils soient pris dans le mouvement indépendantiste national : leur « race » est alors consolidée et identifiée, et ils commencent aussi à être intégré à la mise en circulation marchande de la culture du Tiers-Monde pour la consommation du premier monde. Immigrants aux Etats-Unis et issus de ces immigrations, les dogues des Canaries ont été appelés à imprégner la civilisation d'une certaine dose de sauvagerie virilisante.

## Nature et culture

Certaines des personnes ayant pris part à l'affaire Diane Whipple ont avancé que le couple canin était génétiquement prédisposé à attaquer et à tuer. La plupart des commentaires, cependant, conscients de la proximité déconcertante entre la sociobiologie des espèces et le racisme, adoptèrent la position humaniste libérale qui, d'un côté, défend les frontières ontologiques entre le canin et l'humain, et de l'autre, maintient une distinction contradictoire entre inné et acquis qui témoigne avec éloquence de la fameuse phrase du fétichiste : « Je sais bien, mais quand même<sup>12</sup>... » Beaucoup, par exemple, renvoyaient la faute aux propriétaires et aux responsables des chien·nes pour leur négligence et leur incapacité à dresser leurs animaux, et dans le même temps condamnaient la pratique d'élever des chien·nes pour leur qualité au combat (Millan, Peltier, 2006, 174-178 ; Jones, 2003). Aphrodite Jones, l'auteure de romans policiers fondés sur des faits divers également rendu célèbre l'assassinat de Brandon Teena, dédie son livre à Diane Whipple et conclut son récit par un plaidoyer pour la protection des animaux :

« Schneider est l'homme qui a amené ces animaux en Californie, qui les a ensuite envoyé·es à San Francisco, qui a conçu le programme d'élevage des chien·nes... qui a à lui seul créé une nouvelle demande pour des chien·nes féroces et meurtrier·es parmi les barons de la drogue et les membres de gangs à travers le monde... Peut-être la mort de Diane Whipple nous forcera-t-elle, nous humain·es, à assumer notre rôle et notre responsabilité envers les animaux à la fois domestiques et sauvages. Ce serait le meilleur résultat possible pour cette horrible tragédie – que les animaux errants ne soient plus orphelins, et que les animaux vivant librement sur la planète soient protégés de la surpopulation humaine » (Jones, 2003, 364-5).

Cesar Millan, internationalement connu comme « celui qui murmure à l'oreille des chien·nes », écrit :

---

<sup>12</sup> Mannoni, 1985 ; Freccero, 2005. C'est par cette phrase, prononcée par l'un de ses patients, que Mannoni décrit le mécanisme de désaveu (traduit parfois comme « déni ») à l'œuvre dans la notion freudienne de fétichisme. Chez Freud, le fétichisme est un savoir divisé : d'un côté, l'homme (le garçon) reconnaît que sa mère n'a pas de pénis ; de l'autre, il fournit un substitut de pénis à celui qui n'est pas (n'a jamais été) là. Voir aussi la discussion de la nature et de la culture par Claude Lévi-Strauss (1969, p. 3-11) et la critique Derrida propose de cette distinction (1978, p.278-93).

« J'ai dit auparavant qu'on ne devient pas chef de meute, on naît chef de meute. Les chien·nes *red-zone* (les plus agressif·ves) sont tout l'inverse : fait·es ainsi, pas né·es ainsi. Les humain·es font des chien·nes des monstres d'agressivité. Nous avons commencé il y a plusieurs milliers d'années à élever les chien·nes pour qu'i·elles soient des combattant·es, les sélectionnant pour certaines caractéristiques, et les accouplant avec des individus ayant des caractéristiques similaires... Nous élevons ces chien·nes pour qu'i·elles soient des soldat·es, mais sous leur armure, ce sont simplement des chien·nes avec des armes plus puissantes que celles des autres chien·nes. I·elles ne sont pas dès la naissance dangereusement agressif·ves... Bien que le combat soit dans leurs gènes, i·elles ont besoin d'être guidé·es pour que cet instinct ressorte » (Millan, Peltier, 2006 : p.178-9).

Ces discours avancent une innocence originelle et « naturelle » suivie d'une altération génétique, perçue comme une déchéance, du fait de l'intervention humaine ; une sorte de projet eugéniste diabolique qui produit des « guerrier·es » biologiques ou des chien·nes féroces qui n'hésitent pas à tuer. Ils s'opposent aussi, à différents degrés, au déterminisme génétique en donnant à l'éducation et à l'intervention culturelle humaine un rôle décisif dans la potentialité de l'instinct. L'élevage – en tant qu'il est pointé du doigt, comme on peut lire clairement dans la déclaration de Millan – est aussi le *remède* à ce qu'il a génétiquement produit. Les deux affirmations conduisent à un dilemme relatif à la « natureculture » du · de la chien·ne-humain·e l'impossibilité de définir une fois pour toutes la frontière entre nature et culture (et entre animalité et humanité) dans l'histoire et les potentialités d'action (*agency*) au sein même de cette relation entre espèces compagnes. Millan est prompt à affirmer que derrière « l'armure », ou parfois « l'habit », de l'élevage de l'espèce canine se trouve une catégorie qui, pour lui, est naturelle. Mais il n'échappe pas à la métaphore génétique qui place l'élevage juste à la surface de la nature ; or, il n'affirme pas non plus que tou·tes les chien·nes *sont* des loup·ves, bien que tou·tes les chien·nes doivent bien descendre d'eux·elles. Son discours fait écho à l'humanisme éclairé d'un Montaigne ou d'un Rousseau dans sa référence au « bon sauvage » : c'est la civilisation qui corrompt la condition naturelle et édénique. Le discours de Montaigne porte sur l'indigénéité du nouveau monde ; le texte « Des cannibales » donne une grande place à la nostalgie pour une culture guerrière de la virilité, archaïque, autochtone et « incorrompue », exaltant les valeurs de courage, de loyauté, et de force, les valeurs les plus souvent mises en avant par les sites d'élevage qui font la publicité des dogues des Canaries et des autres chien·nes de bétail ou de garde. (Montaigne, 1965 : p.150–9) Certain·es des éleveur·ses et des expert·es canins qui défendent les dogues, avançaient l'argument que Bane et Hera n'étaient pas des spécimens « purs », comme si le métissage était un facteur explicatif décisif de leur attaque. Comme chez Montaigne et Rousseau, ces arguments brouillent, tout en la reconnaissant partiellement, la catégorie [NdT : « nature »] déjà complètement contaminée [NdT : « natureculture »] à laquelle tout·e chien·ne – comme toute civilisation humaine – appartient.

La double logique à la fois du « supplément et du fétiche » selon laquelle, d'un côté la culture doit être ajoutée à la nature pour l'améliorer mais elle doit aussi pallier les déficiences résultant de la culture même ; d'un autre côté, la prothèse animale qui comble un manque chez l'humanité, produit aussi un excès, témoignant du travail du symptôme. Slavoj Žižek l'appelle le symptôme de l'idéologie par excellence : une (re)connaissance refusée non pas en principe, mais en pratique (Žižek, 1989, 31-33). Sous le régime capitaliste, les relations intersubjectives deviennent des relations sociales entre des objets. Les relations de domination et de servitude entre les personnes – un fétichisme des personnes – sont dé-fétichisées et transférées aux relations entre les

marchandises en tant qu'objets de valeur, ce que Marx a décrit comme le fétichisme de la marchandise (Zizek, 1989, 26). Zizek relève, par exemple, que dans le capitalisme, les sujets savent très bien que « l'argent n'est en réalité qu'une simple incarnation, une condensation, une matérialisation d'un réseau de relations sociales », mais il soutient que :

« Dans leur activité sociale même, dans ce qu'ils sont en train de faire, ils agissent comme si l'argent, dans sa réalité matérielle, était l'incarnation immédiate de la richesse en tant que telle. Ils sont fétichistes en pratique, et non en théorie. Ce qu'ils "ne savent pas", ce qu'ils n'identifient pas correctement, est le fait que dans leur réalité sociale même, dans leur activité sociale – l'acte d'échanger des marchandises – ils sont entraînés par l'illusion fétichiste » (Zizek, 1989, 31).

Et il conclut : « Le niveau fondamental de l'idéologie (...) n'est pas une illusion qui masquerait l'état réel des choses, mais un fantasme (inconscient) structurant la réalité sociale même » (Zizek, 1989, 33). Cette abstraction de la subjectivité et de la capacité d'agir humaines dans la relation marchande – une abstraction réelle – caractérise l'activité humaine sous le régime capitaliste et constitue le fantasme qui anime et anthropomorphise la marchandise.

Jean-Joseph Goux qui, comme Zizek, lie une psychanalyse de la subjectivité au capital, va plus loin en affirmant que ce sujet est archaïquement masculin, qu'il trouve son origine dans l'échange des femmes comme dons. Cette forme d'échange constitue le fondement du principe d'exogamie instituant les relations sociales<sup>13</sup>. Comme il le note : « la position de sujet qui échange, par opposition aux objets de l'échange (qui sont elles-mêmes des personnes), marque une place, une fonction qui n'est pas celle du "sujet" que la philosophie transcendantale aporétique explore, mais qui peut engager l'essence du lieu symbolique du sujet » (Goux, 1992, 65). Il suggère ainsi que les vestiges symboliques d'une « archi-économie » genrée habitent la subjectivité sous le régime du capital.

Dans ce fantasme mobilisant le fétichisme de la marchandise, le sujet est détaché, déplacé, et abstrait dans la marchandise, lieu de la réification idéalisée qui préserve le sujet de sa consommation et de son usage dans le processus de l'échange, tout en commémorant la perte de la corporalité, en la convertissant en valeur dans l'objet « sublime »<sup>14</sup>. Dans la mesure où les marchandises dont il est question ici ont également une subjectivité et une agentivité propres, et dans la mesure où dans leur incarnation elles ne sont pas seulement les supports animés d'une agentivité qui les habite de l'extérieur, le fétiche de la marchandise-chien peut être vu comme la marque d'un désir – et d'une attente – pour une subjectivité masculine incarnée et inaliénée. Il s'agit d'une subjectivité qui refuse de sacrifier sa virilité carnivore en échange d'un pouvoir symbolique qui la consomme tout autant qu'il l'englobe<sup>15</sup>. Comme les « sauvages » de Montaigne et les cannibales cynanthropes qui habitent

---

<sup>13</sup> « Le coup de force original réside dans l'assignation des rôles par laquelle une dissymétrie est instituée entre ce qui devient l'agent et ce qui devient l'objet de l'agent. L'homme est celui qui donne, la femme est le don. L'homme est celui qui échange, la femme est ce qui est échangé. C'est le principe de l'archi-économie qui est le fondement de toutes les économies (*oikos* : le foyer). La position de sujet qui échange, par opposition aux objets de l'échange (qui sont elles-mêmes des personnes), marque une place, une fonction qui n'est pas celle du "sujet" que la philosophie transcendantale aporétique explore, mais qui peut engager l'essence du lieu symbolique du sujet (...) Nous approchons ici l'archi-échange sexué originel à partir duquel l'échange en général, y compris l'échange économique, peut être conçu » (Goux, 1992, 65).

<sup>14</sup> Voir Carla Freccero (2011) pour une description plus large de ce débat.

<sup>15</sup> Derrida, dans son interview sur la question du sujet dans la (post)modernité (« Il faut bien manger »), défend que le schème philosophique de la subjectivité occidentale est fondé sur une structure sacrificielle, par laquelle le sujet consomme et se donne lui-même à consommer ; il appelle cela le carno-phallogocentrisme. Mon argument est que cette structure est un schème-en-désaveu. Goux discute la transition sacrificielle du pénis (l'incarnation en chair) en phallus (le pouvoir masculin symbolique), dans « The Phallus ».

les confins de la civilisation, la fusion de l'humain et du chien représente une plénitude incarnée que la modernité phallique considère comme perdue.

L'aporie que dessinent ces contradictions rappelle également le terme par lequel l'anthropologue Claude Lévi-Strauss nomme la frontière entre nature et culture : la prohibition de l'inceste. De par son caractère « universel », la prohibition de l'inceste pourrait paraître naturelle ; mais parce qu'elle possède les caractéristiques d'une règle, elle participe, cependant de la culture. Pour Lévi-Strauss, il s'agit d'abord d'une prohibition du fantasme et du désir d'une intimité endogame, qui s'apparente à un brouillage ontologique. La fusion entre l'autre et soi y constitue une intériorité à l'aune de laquelle l'extériorité ou l'altérité est mesurée et refusée. Lévi-Strauss affirme ainsi que les manifestations symboliques de l'inceste « ne constituent (...) pas la commémoration d'un événement. Elles sont autre chose, et plus que cela : l'expression permanente d'un désir de désordre, ou plutôt de contre-ordre<sup>16</sup> ». Le désir d'un contre-ordre archaïque, que figure la plénitude d'un devenir humain-chien, est une (re)connaissance refusée dans les efforts humanistes de maintenir une distinction ontologique entre la nature et la culture, le chien et l'humain, sur cette scène de fusion violente entre les espèces.

## Devenir-chien

Des traces de cette (re)connaissance persistent, à la fois dans les accusations de bestialité portées contre Noel et surtout Knoller, accusations qui n'ont pas été acceptées comme preuves au cours du procès, et dans le fait que le jury ait conséquemment infirmé le verdict de meurtre au second degré, que cela aurait impliqué, le chien en même temps que l'humain dans l'intention comme dans le passage au meurtre<sup>17</sup>. Dans cette affaire apparaît en filigrane la possibilité que, plus qu'une erreur accidentelle dans l'histoire des relations sociales entre les humains et les chiens, l'attaque contre Diane Whipple a au contraire été un cas exemplaire de la libération d'une force par le devenir-chien. Ce n'est sans doute alors pas un hasard si le désir d'un devenir cynanthropique trouve son expression la plus aboutie dans le *scriptio inferior*, le sous-texte de ce palimpseste peuplé de fantasmes dans la machine du capital transnational et dans le complexe industrialo-pénitentiaire.

Dans *Dog O'War*, Bretches, alors détenu en quartier de haute sécurité, rend compte du projet d'élevage Dog O'War élaboré avec son co-détenu. Il fait des rapprochements autobiographiques entre une vie passée à se battre et les chiens de combat avec lesquels il a grandi ; il manifeste aussi une certaine proximité avec la « race » dogue des Canaries qui incarne pour lui un idéal héroïque. Tout au long de ce livre – auquel font écho les témoignages de Noel et Schneider, et les sites web du monde entier sur les dogues – un double portrait émerge : le survivalisme retranché d'un guerrier protégeant sa famille et sa tribu contre un monde d'étrangers hostiles, d'un côté ; et, de l'autre, l'individualisme héroïque d'un « gladiateur » captif dressé contre d'autres gladiateurs dans un sport qui consiste en un combat les uns contre les autres, et jusqu'à la mort.

---

<sup>16</sup> Lévi-Strauss, 1969, p.491. Voir aussi p.496-7 : « Jusqu'à nos jours, l'humanité a rêvé de saisir et de fixer cet instant fugitif où il fut permis de croire qu'on pouvait ruser avec la loi d'échange, gagner sans perdre, jouir sans partager (...) rejetant, dans un futur ou un passé également hors d'atteinte, la douceur, éternellement déniée à l'homme social, d'un monde où l'on pourrait vivre entre soi. » (en français : 1967, p. 563, et p. 569-570)

<sup>17</sup> Pour une étude comparée entre le meurtre au second degré et l'homicide involontaire dans ce cas, voir Van Derbeek, 2002.

Dans les quartiers de haute sécurité, les détenus forment des tribus racialisées de façon à se protéger des gardiens et des autres tribus racialisées ; ils valorisent la force, le courage, le sang-froid, la loyauté, la résistance à la douleur et l'aptitude à se battre.<sup>18</sup> *L'Aryan Brotherhood*, dont la devise « dedans pour la vie, dehors par la mort » contient une double contrainte, à la fois individuelle et collective, horizontale et verticale. La description qu'en fait Schneider exprime cela en des termes forts et, dans une certaine mesure, contre-intuitifs : « Je ne suis pas un nazi. Je suis en prison. La prison est faite de noirs, de mexicains, de blancs. Les blancs sont une minorité. J'ai grandi avec des noirs. Ils n'ont rien à voir avec moi et je n'ai rien à voir avec eux (...) En prison, les choses sont clairement divisées racialement (...) Je ne suis pas un suprématiste blanc (...) Je n'ai pas fondé *L'Aryan Brotherhood*, et je ne vais pas y mettre fin. Je me suis juste greffé à elle. » (Jones, 2003, 291). Les principes de la Fraternité font référence à un tribalisme belliqueux – « J'épaulerai mon frère / Mon frère passera avant tous les autres / Ma vie est compromise si je trahis mon frère / J'honorerai mon frère dans la paix et la guerre » – commémoré par l'adoption d'une mythologie et d'une iconographie celtiques, nordiques et irlandaises dans les tatouages comme dans les œuvres artistiques produites au sein de Pelican Bay et dans lesquelles des dogues des Canaries figurent en bonne place<sup>19</sup>.

La devise inscrite sur le blason de l'élevage Dog O'War de Bretches est « Courage, Force, Loyauté ». Les écrits relatifs aux dogues, y compris les livres de Bretches et Millan, font état des épreuves de *gameness*<sup>20</sup> – la capacité à se battre à mort – organisés par des éleveurs (*dogmen*) pour produire une combinaison de résistance, d'insensibilité et d'endurance – en particulier d'endurance à la douleur – qui est reconnue comme une caractéristique de la « race » : « Ces hommes participent à un sport connu comme le *game testing* : ils lâchent leurs chien-nes sur un ring avec d'autres chien-nes, et abattent ceux et celles qui ont réussi à survivre mais sans répondre aux attentes de l'éleveur » (Millan, Peltier, 2006, 179). Citant un paragraphe de l'article de *Rolling Stone* sur la façon dont Pelican Bay est mêlé à cette affaire « L'enfer est pour les détenus », Bretches décrit l'entraînement que procure la prison : « Ces conditions ont valu aux quartiers de haute sécurité une place entre l'Iraq et le Kenya dans le classement par les Nations Unies, dans son rapport sur les droits humains de 1996 au sein des établissements pénitentiaires "inhumains" autour du monde. "Un grand nombre de prisonniers qui y entrent sont sévèrement touchés par la maladie mentale", affirme l'avocat Russell Clanton. "Ceux qui ne finissent pas fous deviennent des individus incroyablement forts" » (Bretches, 2005, 176-7)<sup>21</sup>. Cette force et ce qui la met au défi, sont ce que Bretches envisage comme le point d'identification entre les chiens (Carla : ici les chiens et lui ???) et lui : « Pour moi, il n'y a rien au-dessus d'une mise à l'épreuve de sa propre *gameness* et de ses capacités. Une des raisons pour lesquelles je respecte cette caractéristique des dogues et des pit-bulls, c'est que je m'identifie à ces graines de guerriers.). Bons vieux chiens de guerre, yeah, qui se ressemble s'assemble, comme dit le proverbe. C'est peut-être pour ça que tellement de gens ressemblent à leurs chien-nes (Carla : hommes ? femmes ?) » (Bretches, 2005, 38). Ce point est éloquemment démontré dans un passage qui construit une identification morphologique entre l'homme et le chien et qui extrait des conditions d'inégalité radicale une éthique héroïque de la survie :

<sup>18</sup> Voir Terhune, 2000 ; Davis, Shaylor, 2000 ; Davis, 2003 ; Wright, 2002.

<sup>19</sup> « Celtic Reign », [www.celticreign.com](http://www.celticreign.com) (consultée le 15 juillet 2010) ; voir aussi « Aryan Brotherhood: Prison Gang Profile », [www.insideprison.com/prison\\_gang\\_profile\\_AB.asp](http://www.insideprison.com/prison_gang_profile_AB.asp) (consultée le 15 juillet 2010).

<sup>20</sup> NDT : le terme fait ici référence au sens archaïque de *game* comme synonyme de *pluck* : le courage, le cran, l'audace ; sens que l'on trouve encore aujourd'hui dans l'expression « are you game? » / « t'es cap ? ». *Gameness* peut donc être traduit par pugnacité. Mais le terme *game* contient aussi en anglais la référence aux jeux, ceux du cirque romain, et à la chasse, *game* désignant alors le gibier.

<sup>21</sup> Voir aussi Wright, 2002, 45.



« Même si je ne me balade pas en faisant le dur, j'aime l'expression sévère des dogues, j'aime rendre cette expression dans les chien-nes de guerre que je dessine. Du moment que tu continues à essayer du plus que tu peux, et que tu n'arrêtes jamais, que tu n'abandonnes jamais la lutte, tu n'as pas perdu parce que tu n'as jamais renoncé ! Et même s'il n'existe pas de chien-ne ni de personne parfaite, le ou la dogue est un-e chien-ne qui est élevé-e pour être le ou la meilleur-e partout. Bane était un chien parfaitement solide mené par une personne qui ne l'était pas » (Bretches, 2005, 164-5).

Incarnations de la « vie nue », parvenant seulement de manière intermittente, sous l'œil de l'État, le statut d'humain-, les prisonniers des quartiers de haute sécurité de Pelican Bay résident dans des blocs cellulaires en béton, et ont accès, une fois par jour pendant quatre-vingt-dix minutes, à un espace appelé le « parc à chien »<sup>22</sup>. Robert Noel décrit crûment certaines des techniques de déshumanisation imaginées pour saper la subjectivité des prisonniers particulièrement indisciplinés et récalcitrants :

« Ils ont réduit Paul au rang de chien, comme ils disent. Ça veut dire que lorsqu'il fait bien froid en hiver, ils te jettent dans une cellule en béton pas chauffée, avec un trou dans le sol pour tout équipement sanitaire. Tu es là, sans eau courante, nu, sans couverture, sans matelas, sans rien. Ils te laissent là trois jours, et la seule chose qu'ils te glisseront en matière de nourriture c'est un plateau avec, littéralement, un tas de merde de chien gelée dessus<sup>23</sup> ».

Cette performance carcérale travaille à transformer le prisonnier en une pure incarnation animale, un corps dont on tient compte pour des raisons punitives, mais qui est dépouillé de son statut de sujet, et qui est rendu inintelligible en tant qu'humain<sup>24</sup>. Le corps animal est, à son tour, dégradé, contraint à manger des excréments. La pratique pénitentiaire déploie ainsi la métaphore médiatrice du devenir homme-chien pour produire, discursivement comme matériellement, l'incertitude ontologique comme une dégradation de l'être. Pris dans les entraves mutuelles du chien et de l'humain avec leurs antécédents communs de prédation et d'oppression, de domination et de soumission, et incapables de revendiquer leur subjectivité en termes humains, les prisonniers adoptent une version contre-discursive de cette incertitude ontologique, transformant l'*underdog*<sup>25</sup> en un *über-being*<sup>26</sup>. Plutôt que de revendiquer un traitement « humain », Bretches et Schneider repensent le devenir-chien comme l'incarnation puissante d'une force archaïque qui s'exprime dans les confusions métaglasmiques du guerrier et du gladiateur associant les maîtres (*dogmen*) et les chiens prédateur<sup>27</sup>. Cette force ne se réalise nulle part aussi bien que dans la virilité carnivore héroïque et idéalisée du

---

<sup>22</sup> Voir Agamben, 1998 ; Butler, 2005. Wright note que « les détenus sont tenus enfermés dans leurs cellules pendant 22h30 par jour. Pendant les quatre-vingt-dix minutes durant lesquelles les détenus sont autorisés à sortir, chaque homme est transféré vers une pièce plus grande en béton appelée le « parc à chien ». Le parc à chien est une cellule de 3 mètres sur 8 avec une évacuation au milieu et une petite ouverture à plus de 5 mètres au-dessus de leur tête » 2002, 45.

<sup>23</sup> Cité par Jones, 2003, 225.

<sup>24</sup> Voir Butler (2009) sur la question de ce qui constitue les conditions d'intelligibilité. Voir aussi SCARRY, 1985 ; SPILLERS, 1984, pour une description de la façon dont le corps est réduit à la chair dans des conditions de torture et d'esclavage.

<sup>25</sup> NdIT : le perdant, le dominé ou littéralement, « le sous-chien ».

<sup>26</sup> NdIT : un être supérieur.

<sup>27</sup> Haraway utilise le terme de métaglisme comme la figure rhétorique appropriée pour désigner la fusion matérielle-sémiotique du nexus humain-chien : « En ce qui concerne les histoires de chien-nes, mon trope favori est le "métaglisme" qui désigne la modification d'un mot, soit par l'ajout, l'omission, l'inversion ou la transposition de ses lettres, syllabes ou phonèmes. Le terme provient du grec *metaplasmos*, signifiant remodelage ou refonte. Métaglisme est un terme générique qui s'applique pratiquement à toute forme d'altération d'un mot, intentionnelle ou fortuite. J'emploie métaglisme au sens d'un remodelage du corps des humain-es et des chien-nes, d'une refonte des codes du vivant au cours de l'histoire des relations entre espèces de compagnie » (2003, 20).

dogue appelé « El Supremo » Bane :

« Ça me semblait difficile de ne pas respecter une créature qui était “aussi” un animal très impressionnant à regarder. Ceux et celles qui n’étaient pas effrayé-es par cet aspect, qui venaient à le connaître véritablement, aimaient ce chien guerrier au grand cœur. Laissons les bons aspects de Bane survivre à travers sa descendance. Bane était un sacré chien, pas parce qu’il a accidentellement tué une personne, mais parce qu’il était mon premier dogue et qu’il était une légende parmi la population carcérale de Pelican Bay, parce que l’élite riche et puissante le détestait tellement qu’elle l’a rendu célèbre, en bien comme en mal. Je penserai toujours à lui comme s’il vivait dans un au-delà du guerrier, où il réaliserait au mieux son potentiel, ça m’aide à encaisser sa mort. J’aime me souvenir des vieux-les ami-es et de la famille en les imaginant dans une vie après la mort, comme je me souviens de Bane. Il représentait tout ça à la fois pour pas mal de gens, même au-delà des frontières raciales qu’il y a parfois en prison. Tout le monde ici voyait en Bane un symbole de force. Nous devons remercier le Département de l’Administration Pénitentiaire de Californie (CDC), avec tous ses mensonges et sa corruption, et tou-tes les riches et puissant-es arrivistes de san franciscain-es, d’avoir fait de Bane un martyr des opprimés ! » (Bretches, 2005, 84).

A l’instar des cannibales qu’étudie Peter Hulme dans son histoire des confrontations coloniales qui devinrent un concept-idéologie désignant la résistance acharnée à la colonisation, le chien dévorant endosse le poids de la résistance des prisonniers à leur oppression, leur servant de médiateur dans d’autres mondes que les leurs, et se sacrifiant en leur nom (Hulme, 1986)<sup>28</sup>. Les discours dominants sur l’affaire laissent entrevoir des désaveux symptomatiques, qui ne sont rien d’autre que le refus de comprendre, d’une part, la relation intersubjective entre le chien et l’humain, et d’autre part à quel point le chien prédateur a absorbé une subjectivité corporelle excessive au regard du statut d’objet auquel ces discours l’assignent. Mais Bretches et ses collègues s’engagent dans cette fusion depuis le pôle opposé de cet habitus trans-espèce, en une absorption du soi humain dans un devenir-chien. Dans un cas, il est question de la férocité essentielle ou de l’innocence d’un animal non-humain et de sa pure instrumentalisation à des fins humaines, et dans l’autre, de la noblesse de l’animal non-humain et de la capacité à servir de médiateur dans le tribalisme racial, des traits absents d’une humanité totalement dépourvue de capacité d’agir. Aucun discours ne semble tout à fait comprendre la co-implication à laquelle conduit le devenir cynanthropique contenu dans cette histoire tropologique des chiens.

## Des rencontres queers

L’affaire Diane Whipple représente un moment marquant pour la consolidation des droits et des prérogatives des couples de même sexe, car Smith a pu intenter un procès pour homicide involontaire contre Noel et Knoller au nom de Whipple. Malgré cela, les circonstances du meurtre furent souvent décrites dans des termes étonnamment hétérosexuels. Noel supposa que Bane avait attaqué Whipple à cause des « phéromones » et Knoller comme Noel suggérèrent à différentes reprises que Bane n’avait pas l’intention d’attaquer, mais était, bien plutôt, attiré par Whipple et l’avait approchée comme un mâle dominant envisage une créature du sexe

---

<sup>28</sup> Voir aussi Freccero, 1994.



opposé. Le traitement de l'affaire par les médias à sensation, de même que celui de Jones, font allusion à des preuves de zoophilie entre Knoller et Bane. La publication de la correspondance personnelle de ces trois protagonistes dessine quant à elle une union sexuelle incestueuse mythique entre Noel (comme père originel / roi), Knoller (comme mère / reine), et Schneider (comme fils), Bane servant de substitut / symbole de Schneider en son absence. La sexualisation de la relation entre Bane et Knoller a été avancée – puis réfutée – comme une cause potentielle du comportement aberrant de Bane, tandis que la non-implication supposée d'Hera dans l'attaque a aussi été utilisée pour étayer la lecture hétérosexuelle.

En effet, dans les récits et les illustrations portant sur les dogues utilisés pour le travail de protection et de garde des troupeaux, une hétéronormativité masculine (accentuée génétiquement) semble précisément en jeu. Le dogue est enrôlé pour protéger les femmes (et, comme le rapporte d'autres sources, les enfants), contre la prédation rivale des hommes inconnus. Les sites web sur les dogues mettent souvent en scène des chiots entourés d'enfants (pour illustrer leur nature docile) d'une part, et de l'autre des chien-nes adultes en train d'attaquer des hommes équipés de protections durant un entraînement au *Shutzhund* (travail de protection). Les anecdotes, elles, contiennent souvent la contradiction apparente entre une intelligence et un tempérament protecteur, doux, et semblables à l'humain-e, et une férocité à l'égard des étrangers hostiles ; elles font écho en cela aux récits de voyageurs décrivant des personnages cynanthropiques cannibales et saints, et pour lesquels l'existence de la race de chien-nes dogues était connue, parmi d'autres :

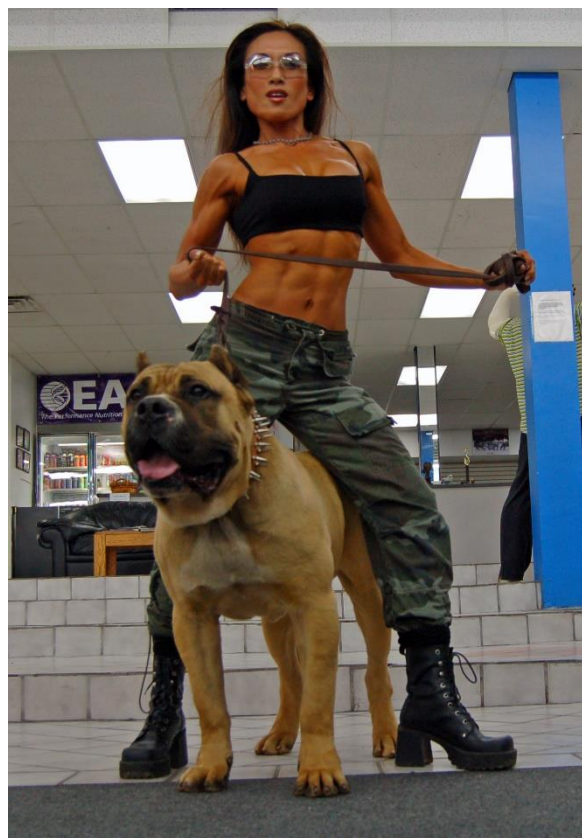
« Mon dogue s'appelle Satan. C'est mon copain qui a insisté pour lui donner ce nom parce qu'il pensait que cela contribuerait à sa capacité à repousser les inconnus cherchant à entrer chez nous. Depuis que je suis éleveuse de chien-nes (d'abord des petit-es, maintenant des grand-es), j'étais inquiète à l'idée d'accueillir ce chiot monstrueux chez moi. Inutile de vous dire qu'il n'a pas fallu longtemps à Satan pour se faire accepter par toute la famille. Je n'ai jamais de ma vie dressé un chien avec autant de facilité. Ce chien était si proche de l'humain que je n'arrivais pas à y croire (...). La chose la plus incroyable dans cette histoire, c'est que Satan n'a jamais fait de mal, même par accident, à aucun-e de mes petit-es chien-nes (des chihuahuas). Il est devenu en grandissant le chien le plus adorablement docile que j'aie jamais vu. Mon copain était très déçu par son comportement jusqu'à un soir d'hiver, alors qu'on rentrait du cinéma. Comme il faisait déjà nuit, Satan ne pouvait pas voir qui s'approchait de la maison, il a donc commencé à aboyer avec agressivité comme il a l'habitude de le faire. Soudain mon copain a remonté son manteau sur sa tête et a commencé à me frapper (pour de faux) pour voir ce que ferait Satan. Je me suis mise à crier pour rendre la scène plus crédible encore. En quelques secondes, Satan a sauté à travers la large fenêtre de la pièce avant et s'est précipité vers le lieu de l'attaque. Je n'ai jamais vu mon copain enlever aussi vite un vêtement pour révéler qui il était. Heureusement, personne n'a été blessé, et devinez qui a payé la vitre ? Satan est extrêmement agressif quand il faut. Il est tout ce que nous voulions tous les deux chez un chien. » (Eubanks, 2004).

Sanders Kennel donne à voir la puissance brute du dogue en le mettant en scène dans une salle de sport, portant un collier en cuir hérissé de pointes, et faussement dominé par une femme asiatique tout aussi musclée mais très mince, portant elle un treillis et des rangiers ; ou encore tenu en laisse et / ou tranquillement assis à côté d'un bodybuilder / haltérophile afro-américain.<sup>29</sup> Il – car ce dogue est, bien entendu, un mâle – est le fétiche

---

<sup>29</sup> On peut trouver ces images sur la page « Sanders Kennels », [www.sanderskennels.com/Presas\\_Male\\_Imports.htm](http://www.sanderskennels.com/Presas_Male_Imports.htm)

idéologiquement compensateur. Freud montre que le fétichisme, soit la valorisation sexuelle du substitut métonymique du pénis (toujours déjà) absent de la mère, agit comme le mémorial de l'horreur de la castration, le met à distance, et « épargne au fétichiste de devenir homosexuel en prêtant aux femmes ce caractère par lequel elles deviennent supportables en tant qu'objets sexuels » (FREUD, 1963, p.206). Sur ces photographies, le fétiche est redoublé : les corps humains non-blancs assument déjà dans le registre du fantasme la signification culturelle de la plénitude incarnée, même si, simultanément, le chien restaure la puissance, à la façon d'une prothèse, c'est-à-dire, fait office de – et compense – la castration symbolique dont font l'objet ces corps (ENG, 2001). Sanders Kennel apporte quelques éléments pour expliquer le désaveu qui est à l'œuvre dans l'hétérosexualisation du dogue participant, ce dernier, aux arrangements de la parenté humaine. Il suggère que la masculinité du chien, bien que métaphoriquement hétérosexuelle sans doute, fonctionne métonymiquement comme une identification, l'objet d'un investissement narcissique par une subjectivité fétichiste qui, par conséquent, échappe à l'homosexualité implicite que ce narcissisme impliquerait sinon.



Le fait que, sur le site web, cette relation fétichiste soit liée à des corps non-blancs réitère l'affinité historique et idéologique entre les chiens et leurs maîtres établie au cours des multiples confrontations coloniales qui hantent leur union ontologique, actualisée ici à travers les métaphores (métonymiquement) associées de l'espèce et de la « race ».

C'est précisément cette juxtaposition qui conduit aussi à une autre dimension des désaveux dans ce cas : l'apparition spectrale du « mythe du violeur noir » sur la scène du meurtre, étrangement accentuée par l'extrême blancheur de Whipple (et l'extrême noirceur de Bane) sur les photographies qui ont circulé dans la presse<sup>30</sup>.

(consultée le 16 juillet 2010).

<sup>30</sup> Pour les photographies des protagonistes du drame, voir « The Death of Diane Whipple », SFGate.com, [www2.sfgate.com/cgi-bin/object/article?f=/g/a/2002/03/22/dogmaulgallery.DTL&o=0](http://www2.sfgate.com/cgi-bin/object/article?f=/g/a/2002/03/22/dogmaulgallery.DTL&o=0) and « Multimedia Special: The Whipple Case », SFGate.com, [www.sfgate.com/cgi-bin/article.cgi?f=/g/a/2002/03/22/dogmaulgallery.DTL](http://www.sfgate.com/cgi-bin/article.cgi?f=/g/a/2002/03/22/dogmaulgallery.DTL) (consultée le 15 juillet 2010).



D'un côté, donc, il y a un effort pour re-normaliser la rencontre queer inter-espèce à travers une matrice hétérosexuelle, une matrice qui, dans ce cas, ne tient pas compte de la différence entre les espèces du moment qu'elle ne signifie rien d'autre qu'une masculinité primitive. Mais donner à cette rencontre un sens (hétéro)sexuel humain conjure également les histoires spectrales – spéculaires et spectaculaires – du pouvoir racialisé aux Etats-Unis. Dans les deux cas, la rencontre chien-humaine est transformée en une figure puissante et dense de la sexualité / du sexuel (humain/e) et du conflit racial tel qu'on peut le trouver dans différentes institutions ou « appareils d'Etat », du système législatif au système carcéral et à l'imaginaire populaire représenté par les médias (Althusser, 1971).

## Coda

Bretches, dont l'analyse de la procédure judiciaire constitue une vision fascinante, bien que paranoïaque du monde politique de San Francisco, fait une remarque choquante :

« Et comme si tout cela n'était pas assez poétique. Vous allez rire !... Sharon Smith est arrivée et a pris sa part sur les deux millions et demi piqués au propriétaire de l'immeuble. Et elle s'est fait mettre enceinte, elle et sa nouvelle "partenaire" ! Elles ont volé mon idée d'utiliser l'argent du procès pour élever des chien-nes ! » (Bretches, 2005, 221).



En un sens, Bretches a gagné : les ventes de dogues des Canaries ont augmenté spectaculairement aux Etats-Unis suite à cet événement. Mais j'entends aussi dans ces lignes le souhait d'un autre hybride postcolonial, dont le nom suffit à faire entrer ce récit : « Oh là là ! oh ! que c'est dommage ! Tu m'en as empêché, sinon j'aurais peuplé cette île de Calibans<sup>31</sup> ».

Je n'ai pas accès aux agentivités et subjectivités qui entrent en conflit dans l'affaire Diane Whipple, peu importe à quel point je peux souhaiter les comprendre. Même si j'y avais accès, et même si les premières informateur-rices [NdT : *natives informants*] utilisaient le langage pour autre chose que l'insulte, je ne pourrais en retirer ni vérité ni position éthique. Les généalogies figurées que j'ai suivies à la trace aboutissent

---

A propos du mythe du violeur noir voir, parmi d'autres, Davis, 1983 ; Dowd Hall, 1983 ; Omolade, 1983.

<sup>31</sup> William Shakespeare, *The Tempest*, ed. Robert Langbaum, New York, Vintage Books, 1964 /reed.1998, Acte I, scène 2. Ici, dans une traduction de V. Bougy aux éditions Robert Laffont (2002). Lestringant, (1994, 43-55), Hulme (1986) et White (1991, 63-64) soulignent le fait que Christophe Colomb associe et condense les cyclopes, les cynocéphales, les cannibales, les canins, les caraïbes et le Grand Khan dans ses projections du Nouveau Monde, arrivant à la conclusion que les îles caraïbes qu'il découvre sont peuplées de cannibales à têtes de chiens. Le nom de Caliban est une contraction de *Carib* (caraïbe) et *Cannibal*.

à une « hantologie » historique, un récit des façons dont les ontologies qui ne sont pas (seulement) humaines peuvent apparaître ou réapparaître lors de collisions historiques et sociales / culturelles.<sup>32</sup> Elles ont une force et elles ont des effets ; elles sont une « archive des sentiments », dont les conséquences matérielles échappent – en même temps qu’elles les affectent - aux désaveux rationalistes d’un humanisme libéral relatif au devenir cynanthropique (ou anthrocynique).<sup>33</sup> Si nous sommes, comme l’affirme Haraway, complices du crime de l’évolution (et si l’évolution peut être considérée comme historique), ce n’est pas un crime qui peut donner lieu à des poursuites judiciaires au titre de la culpabilité du sujet souverain pensé en des termes humanistes.<sup>34</sup> De nouvelles façons de penser l’agentivité, la subjectivité et la collectivité sociale devront être façonnées pour permettre l’évolution de ces collectivités, qui ne sont pas exclusivement humaine, mais des êtres-espèces.

## Bibliographie

JONES Aphrodite, *Red Zone: The Behind the Scenes Story of the San Francisco Dog Mauling*, New York, Avon, 2003.

BRETCHES Dale, *Dog O’War*, Lincoln, iUniverse, 2005 (2<sup>e</sup> édition).

Margulis Lynn et Sagan Dorion. *Acquiring Genomes: A Theory of the Origins of Species*, New York, Basic Books, 2002.

DERRIDA Jacques, « "Eating Well" or the Calculation of the Subject » in *Points: Interviews 1974-1994*, WEBER Elisabeth (dir.), Stanford, Stanford University Press, 1992, p.255-287, p.280. en français : DERRIDA Jacques, « "Il faut bien manger" ou le calcul du sujet », dans *Points de suspension, Entretiens*, p. 269-301.

HARAWAY Donna, *The Companion Species Manifesto: Dogs, People, and Significant Otherness*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2003, p.5. en français : HARAWAY Donna, *Le manifeste des espèces de compagnie*, trad. Jérôme Hansen, Editions de l’Eclat, 2010.

Derrida, J. *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.

FERNÁNDEZ-ARMESTO Felipe, *The Canary Islands after the Conquest: The Making of a Colonial Society in the Early-Sixteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 1982.

PLINE L’ANCIEN, *The Natural History*, trad. H. Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1967

WHITE David G., *Myths of the Dog-Man*, Chicago, University of Chicago Press, 1991

FRECCERO Carla, « Figural Historiography: Dogs, Humans, and Cynanthropic Becomings » in HAYES Jarrod, HIGONNET Margaret, SPURLIN William (dir.), *Comparatively Queer*, Basingstoke, Palgrave, 2010, p.45-67.

---

<sup>32</sup> Voir Derrida (1993) ; Gordon (1997). Le terme appear (apparaître) ici n’est pas tout à fait adéquat. Derrida utilise celui de “revenir”, qui fait jeu de mot avec “revenant” et souligne que les apparitions de spectres ne sont pas une question de visibilité. Gordon ajoute l’argument de poids que ces ré-apparitions sont sociales et historiques.

<sup>33</sup> Ici, je cite l’ouvrage d’Ann Cvetkovich (2003).

<sup>34</sup> Ici mes pensées s’accordent avec ce que Butler écrit dans « *Burning Acts, Injurious Speech* » (1996), à savoir que « la juridicisation de l’histoire (...) est produite précisément par la recherche de sujets à poursuivre en justice, qui peuvent être tenus pour responsables et, ainsi, résoudre temporairement le problème d’une histoire fondamentalement impossible, elle, à poursuivre en justice ». L’évolution est probablement l’histoire la plus difficile à poursuivre en justice, ce qui n’empêche pas certain-es d’avoir envie d’essayer.



LEIGHTON Robert, *The New Book of the Dog*, Londres, Cassell, 1916

TAYLOR Tamara, « The Origin of the Mastiff », *Canis Max*, n°1.3 (1996-97), [people.unt.edu/~tlto002/mastiff.htm](http://people.unt.edu/~tlto002/mastiff.htm) (consultée le 15 juillet 2010).

ANDERSON J.K., *Hunting in the Ancient World*, Berkeley, University of California Press, 1985,

DE LAS CASAS Bartolomé, *Apologética historia de las Indias*, Madrid, Bailly, Bailliere e hijos, 1909

VARNER John G., VARNER Jeanette, *Dogs of the Conquest*, Norman, University of Oklahoma Press, 1983

SCHWARTZ Marion, *A History of Dogs in The Early America*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1997.

MILLARES TORRES Agustín, *Historia General Sobre Las Islas Canarias*, Las Palmas de Gran Canaria, Cedirca, D. L., 1977

MANNONI Octave, *Clefs pour l'Imaginaire ou L'Autre Scène*, Paris, Seuil, 1985

Freccero, « Fetishism », *New Dictionary of the History of Ideas* 2, 2005, p.826–28.

Claude Lévi-Strauss. *Elementary Structures of Kinship*, trad. James Harle Bell, John Richard von Sturmer, et Rodney Needham, Boston, Beacon, 1969, p. 3-11. en français *Structures élémentaires de la parenté*, 1947, Paris, Presses Universitaires de France, chap.1.

Jacques Derrida. « Structure, Sign, and Play in the Discourse of the Human Sciences », dans *Writing and Difference*, trad. Alan Bass, Chicago, University of Chicago Press, 1978, p.278–93. en français : « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », dans *L'écriture et la différence*, Paris, Editions du Seuil, 1967.

MILLAN Cesar, PELTIER Melissa Jo, *Cesar's Way: The Natural, Everyday Guide to Understanding and Correcting Common Dog Problems*, New York, Harmony, 2006,

MONTAIGNE Michel de, « Of Cannibals », dans *The Complete Essays of Montaigne*, trad. Donald Frame, Stanford, Stanford University Press, 1957/ reed. 1965. en français : « Des cannibales » dans *les Essais*. coll. Quarto, Gallimard, 2009.

ZIZEK Slavoj, *The Sublime Object of Ideology*, Londres et New York, Verso, 1989, p.31-33.

GOUX Jean-Joseph, « The Phallus: Masculine Identity and the 'Exchange of Women' », *Differences*, n°4.1, 1992, pp.40–75.

FRECCERO, « Ideological Fantasies », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies* 18.1 (2011), p. 47-69, numéro spécial : *Queer Theory and the Crises of Capitalism*, ed. Jordana Rosenberg and Amy Villarejo (en cours de publication)

VAN DERBEKEN Jaxon « Why Jury Called It Murder: Negligence, Deception Cited in Mauling Trial », *San Francisco Chronicle*, 22 mars 2002.

TERHUNE C. A. ("Cal"), « A Question of Control », *San Francisco Chronicle*, 9 avril 2000

DAVIS Angela, SHAYLOR Cassandra, « A Question of Control », *San Francisco Chronicle*, 9 avril 2000

DAVIS Angela, *Are Prisons Obsolete ?*, New York, Seven Stories, 2003



en français : DAVIS Angela, *La prison est-elle obsolète ?*, Vauvert, Au Diable Vauvert, 2014.

WRIGHT Evan, « Mad Dogs and Lawyers », *Rolling Stone*, 28 février 2002, p.42–47, p.68–69.

AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer: Sovereign Power and Bare Life*, Stanford, Stanford University Press, 1998,

BUTLER Judith, *Vie précaire. Les Pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005

BUTLER, *Ces corps qui comptent ; de la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009

SCARRY Elaine, *The Body in Pain: The Making and Unmaking of the World*, New York, Oxford University Press, 1985

SPILLERS Hortense, « Interstices: A Small Drama of Words », dans VANCE Carol S. (dir.) *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality*, Boston, Routledge & Kegan Paul, 1984, p.73-100

HULME Peter, *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean 1492–1797*, Londres, Routledge, 1986.

FRECCERO, « Cannibalism, Homophobia, Women: Montaigne’s ‘Des Cannibales’ and ‘De L’Amitié’ », dans HENDRICKS Margo et PARKER Patricia (dir.), *Women, “Race,” and Writing in the Early Modern Period*, Londres et New York, Routledge, 1994, p.73-83.

EUBANKS Jeanne, « Quips & Quotes », *The Gripper: The Official Publication of the United Perro de Presa Canario Club*, n°33, hiver 2004, [www.uppcc.net/QuipsAndQuotes.aspx](http://www.uppcc.net/QuipsAndQuotes.aspx) (consultée le 15 juillet 2010).

FREUD Sigmund, « Fetishism » (1927), dans *Sexuality and the Psychology of Love*, RIEF Philip, New York, Collier, 1963, p.204–9,

ENG David, *Racial Castration*, Durham, Duke University Press, 2001.

DAVIS Angela, *Women, Race, and Class*, New York, Vintage, 1983 ;

DOWD HALL Jacquelyn, « ‘The Mind That Burns in Each Body’: Women, Rape, and Racial Violence », dans SNITOW Ann, STANSELL Christine et THOMPSON Sharon (dir.), *Powers of Desire: The Politics of Sexuality*, New York, Monthly Review, 1983, p.328–49;

OMOLADE Barbara, « Hearts of Darkness », dans SNITOW Ann (et al.), *Powers of Desire: The Politics of Sexuality*, New York, Monthly Review, 1983, p.350-67.

ALTHUSSER Louis, « Ideology and Ideological State Apparatuses (Notes Toward an Investigation) » dans *Lenin and Philosophy, and Other Essays*, ed. et trad. Ben Brewster, New York, Monthly Review, 1971, p.127–86.

en français : ALTHUSSER Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d’État. (Notes pour une recherche) », *La Pensée*, n°151, juin 1970.

LESTRINGANT Frank, *Le cannibale : grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, p.43-55

GORDON Avery, *Ghostly Matters: Haunting and the Sociological Imagination*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997



Cvetkovich : *An Archive of Feelings: Trauma, Sexuality, and Lesbian Public Cultures*, Durham, NC, Duke University Press, 2003.

Butler, J. « Burning Acts, Injurious Speech », dans *Deconstruction Is/In America: A New Sense of the Political*, ed. Anselm Haverkamp, New York, NYU Press, 1996, p.149-180.

### Pour citer cet article

FRECCERO Carla, « La virilité carnivore ou le Devenir-chien », traduit de l'anglais par Marion TILLOUS, avec l'aide de Carla FRECCERO, Francesca ARENA et Elsa DORLIN, *Comment S'en Sortir ?*, n° 6, hiver 2018, p. 14-30.